

LA FORÊT
DE
FONTAINEBLEAU,
POÈME;

PAR RENÉ-RICHARD CASTEL,
Auteur du Poème des Plantes.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,
Chez **DETERVILLE, Libraire, rue du Battoir,**
n° 16, quartier Saint-André-des-Arcs.

AN XIII — 1805.

La Forêt de Fontainebleau Poème

René Richard Castel



Deterville, 16 rue du Battoir, Paris, 1805

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

LA FORÊT
DE
FONTAINEBLEAU,
POÈME ;

PAR RENÉ-RICHARD CASTEL,
Auteur du Poème des Plantes.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.
À PARIS,
Chez DETERVILLE, Libraire, rue du Battoir,
n° 16, quartier Saint-André-des-Arcs.

AN XIII — 1805.

- [Avertissement](#)
- [Poème](#)
- [Notes](#)



AVERTISSEMENT.

LA Forêt de Fontainebleau, au centre de laquelle s'élèvent la ville et le château du même nom, est située près de la Seine, à quatorze lieues de Paris. Elle faisoit partie du Gâtinois, sous le gouvernement général de l'Isle-de-France ; on l'a depuis comprise dans le département de Seine et Marne.

Son nom actuel vient de la fontaine de Bleau ou Belle-eau, dont la source, ornée de grottes et de rocailles par François I^{er} et par Henri IV, coule à cette heure bien simplement dans un bassin rond au milieu du Jardin des Pins. Elle s'est long-temps appelée Forêt de Bierre, du nom de Bier, chef normand, qui, s'y étant cantonné du temps de Charles-le-Chauve, ravageoit de-là tous les environs.

Le plus ancien titre où il en soit parlé comme d'une habitation royale, c'est une chartre de Louis VII, datée du château de Fontainebleau en 1141.

Ses successeurs ont tous fréquenté plus ou moins cette Forêt : Philippe Auguste s'y plaisoit ; Saint Louis l'appeloit ses déserts.

C'est à Fontainebleau que Charles-le-Sage commença le recueil devenu si fameux sous le nom de Bibliothèque du Roi.

François I^{er} disoit par préférence qu'il alloit chez lui, en parlant du château de Fontainebleau. Il le rebâtit tout entier, et y reçut Charles-Quint en 1539.

Henri IV ajouta de nouveaux bâtimens à ceux de François I^{er}, fit faire le grand canal, le grand parc, et vit naître en ce lieu quatre de ses enfans.

En 1644 y arriva Henriette sa fille, reine d'Angleterre, célèbre par ses malheurs, par son courage, et par l'éloquence de Bossuet.

En 1657, Louis XIV y reçut Christine, reine de Suède.

Le 11 décembre 1686, la France y perdit le grand Condé.

Enfin en 1690, on y vit encore une reine d'Angleterre et le roi son époux, tous deux fugitifs et si royalement accueillis.

La Forêt contient trente-quatre mille arpens : elle est bordée au levant par la Seine, et coupée en tout sens par de grandes chaînes de rochers. On trouve ici des terrains couverts des plus beaux bois, là d'arides sablons où l'herbe même refuse de croître. Souvent au sortir d'une vallée fertile, on se voit tout-à-coup à l'entrée d'un désert inhabitable.

Le lieu le plus romantique est la solitude de Franchart. Pour y arriver, il faut traverser des montagnes escarpées et des sables brûlans ; mais une fois dans cette gorge profonde, l'œil des deux côtés ne voit que rochers monstrueux : de loin en loin quelques arbres, sortis de leurs fentes, semblent plutôt rejetés que nourris par la terre. C'est là que vers la fin du douzième siècle vint se cacher un saint ermite, nommé Guillaume : bientôt il s'y forma un monastère, dont les débris servent aujourd'hui de logement à un garde de la Forêt. Parmi les rochers de cet ermitage, il en est un que la dévotion du peuple a rendu célèbre sous le nom de *la Roche qui pleure*. L'été comme l'hiver, il en dégoutte une eau qui passe pour guérir diverses maladies.

Après le désert de Franchart, il faut visiter la belle plantation des pins de Riga. On la doit aux soins de M. le Monnier, premier médecin du roi, homme que ses vertus, sa fidélité, et sa profonde connoissance de la nature, rendent également recommandable aux gens de bien et aux savans.

Quiconque ne dédaigne pas de voir les plantes qui le nourrissent, se plaira à parcourir les cultures d'Avon : c'est un immense potager formé aux dépens de la Forêt, toujours couvert de légumes, et rafraîchi par un ruisseau qui, sorti de la fontaine de Bleau, a d'abord arrosé les jardins du palais et rempli le grand canal.

Cette promenade mène à la Seine, et de-là au village de Samois, d'où l'œil peut embrasser ou deviner les sinuosités de la rivière, jouir des bois qui en ombragent les rives, voir le hameau d'Hérici, ses vignobles, et les ruines pittoresques d'un ancien pont. C'est par-là que j'ai terminé ce petit ouvrage.

Je suppose en commençant que, transporté à Fontainebleau dans une journée de printemps, ravi et comme enivré à l'aspect d'une si belle nature, je remonte aux temps où les hommes se sont établis dans la Forêt : puis, de ces âges reculés, jetant un regard dans l'avenir, je semble contempler

d'avance l'élite de la nation qui viendra l'habiter. Mais parmi les époques glorieuses de notre histoire, j'en choisis trois qui ont un caractère plus tranchant et des rapports plus marqués avec Fontainebleau, les règnes de François I^{er}, de Henri IV et de Louis XIV. J'oppose à ces temps de grandeur la catastrophe de la maison royale, et je cours me rejeter dans les bras de la nature.

Je considère alors la Forêt sous le rapport de ses plantes, de ses grès cristallisés, les seuls jusqu'à présent connus dans le monde, de ses oiseaux et de ses quadrupèdes.

Ensuite je conduis le lecteur dans les endroits les plus remarquables, tels que le désert de Franchart, les collines plantées d'arbres verts, les hautes-futaies, les bouleaux et les fertiles marais d'Avon.

Enfin descendant avec le ruisseau qui arrose ces marais et va se perdre dans la Seine, je peins ce beau fleuve dont les eaux baignent toute la partie orientale du bois, et je décris quelques-uns des poissons qu'on y pêche le plus communément. On sait que Pope a chanté la Forêt de Windsor. Nos plans diffèrent autant que les deux Forêts : puisse une autre route mener l'auteur de cet ouvrage au même but, l'approbation du public !

~~~~~

# LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU, POÈME.

BOIS de Fontainebleau, frais et rians déserts,  
Enfin je me revois sous vos ombrages verts.  
Heureux trois fois le jour qui m'arrache à la ville !  
Cet air pur, ces gazons, cette voûte mobile,  
Ces troncs multipliés élancés vers les cieux,  
Ici tout plaît au cœur, tout enchante les yeux.  
De chaque arbre s'exhale une sève de vie :  
Sous leurs vastes rameaux habite le génie ;  
Et l'inspiration, amante des forêts,  
A l'ame du poète y parle de plus près.

Quel mortel le premier dans ces réduits sauvages,  
De l'industrie humaine éleva les ouvrages ?  
Qui peupla ces rochers, et vint dans des marais  
Former de cinq châteaux un superbe palais [\[1\]](#) ?  
Nymphes de qui la main fit croître ces beaux chênes,  
Partagez sans regret vos antiques domaines ;  
Leurs coteaux inconnus se verront ennoblis ;  
Vous deviendrez l'honneur de l'empire des lys ;  
Ses rois vous chériront : dès que le sagittaire  
Aux plaisirs de Diane invitera la terre,  
Vous verrez accourir au sein de vos vallons  
Et la cour des Valois et la cour des Bourbons.

Là fixant les beaux arts que l'Italie admire,  
François dans nos climats étendra leur empire.  
Là viendra Charles-Quint. Ces deux fiers ennemis,  
Par l'estime et la paix désarmés, réunis,  
Dans de pompeux tournois et des joûtes brillantes  
Oublront un moment leurs querelles sanglantes.

Henri quatre vainqueur, de monumens nouveaux  
Embellira vos parcs, ornera vos châteaux.

Souvent vous le verrez, cachant son diadême,  
Avec le laboureur s'entretenir lui-même,  
Dîner sous la cabane, ou seul avec Rosny,  
Du bonheur de son peuple occuper son ami.

De myrte et de laurier, nymphes, ceignez vos têtes ;  
Formez des chœurs de danse et préparez des fêtes ;  
Louis, accompagné par la gloire et l'amour,  
Louis va de vos bois habiter le séjour.  
Pareil à Jupiter, il semble sur ses traces  
Amener de l'Olympe et les dieux et les graces.  
A travers vos rochers, sur un coursier brûlant,  
Condé se précipite et suit le daim tremblant.  
Moins ardent, moins rapide est l'oiseau du tonnerre.  
On le voit dans ses jeux tel qu'il est à la guerre.  
Par des chemins plus doux les belles de la cour  
Vont joindre les chasseurs, escortent leur retour,  
Et le front ombragé de cent plumes flottantes,  
Galoppent au milieu des fanfares bruyantes.

Mais que dis-je ? ô douleur ! ces beaux jours sont passés.  
Grandeurs, gloire, plaisirs, vous êtes éclipsés.  
La fortune ennemie a de ses mains fatales  
Renversé du palais les enseignes royales.  
Ces murs silencieux, que la foudre a frappés,  
D'un long et triste deuil semblent enveloppés ;

L'aiglon vient mugir sous leurs voûtes antiques,  
Et la feuille des bois roule dans leurs portiques.

Qui pourroit aux malheurs égaler les regrets !  
O nature ! épaissis l'ombre de tes forêts,  
Et loin de ces grandeurs en butte à tant d'outrages,  
Viens entourer mes yeux de tes seules images.

Des bords de l'Océan aux neiges du Simplon,  
Et de l'Adour aux lieux où le Rhin perd son nom,  
Sur un sol embelli de pompes végétales,  
Cette belle Forêt ne craint point de rivales.  
Là d'abord, au lever de la lune des fleurs,  
Se rend la Botanique avec ses jeunes sœurs :  
Habit court et léger, ruban à la ceinture,  
Brodequins, blanc chapeau, composent leur parure.  
Flore qui sous leurs mains voit prospérer ses dons,  
Déploie en leur faveur mille odorans festons,  
Peint l'ombelle du ciste en couleurs virginales<sup>[2]</sup>,  
Attache les dés d'or aux longues digitales<sup>[3]</sup>,  
Monte sur les rochers, et de lichens fleuris  
Couvre leur front sauvage et leurs flancs rembrunis.

Forçons ces rocs épais à nous ouvrir leurs veines,  
A révéler au jour leurs beautés souterraines,  
Ces lits d'un sable doux, ces fertiles berceaux  
Où croît la stalagmite et naissent les cristaux.  
Le grès, nouveau Protée, en cubes s'y partage,  
S'y découpe en dentelle, y jaillit en feuillage,  
Et présente à ma main les modestes trésors  
Dont mon humble foyer couronne ses rebords.

Ici, je l'avoûrai, jamais l'or n'étincelle.  
Mais ne nous plaignons pas. Le sol qui le recèle,  
Dégradé, tourmenté par d'avares travaux,

Avec ce don brillant reçoit tous les fléaux.  
Voyez, s'il habitoit sous ces vertes collines,  
Quels ravages profonds, quelles vastes ruines,  
Des forges, des fourneaux, des tourbillons de feux,  
Les vapeurs de l'Erèbe et ses spectres hideux !  
La flamme eût dévoré ce magnifique ombrage ;  
Plus de bois, plus d'oiseaux ; un silence sauvage  
Flétriroit les beaux lieux où résonnent leurs chants.

Mais non : venez, amis de ces êtres charmans,  
Et sans étudier sur de tristes tablettes  
La momie emplumée et les doctes squelettes,  
Venez dans la Forêt voir ce peuple léger  
Sous les toits du printemps aimer et voltiger.  
Chaque espèce a ses mœurs. Au sein de la charmille  
L'un cache le berceau de sa jeune famille <sup>[4]</sup> ;  
L'autre, pour ses petits, a déjà destiné <sup>[5]</sup>  
La roche héréditaire où lui-même il est né.  
A l'aubépine en fleurs le bouvreuil est fidèle,  
Et sur l'orme élevé bâtit la tourterelle.

Heureux qui dans ces bois, errant dès son réveil,  
Peut sous l'ombre amoureuse achever le soleil,  
Puis, par de longs sentiers regagnant sa retraite,  
Entend l'hymne du soir, que chaque arbre répète !  
Souvent le rouge-gorge avec sa douce voix  
Le suit de branche en branche aux limites du bois,  
Approche en voletant, se fait déjà connaître,  
Et prélude à ces mois où près de la fenêtre  
Il implore l'abri des toits hospitaliers,  
Et commensal aimable entre dans nos foyers.

Lorsque de la Forêt vous parcourez l'enceinte,  
D'un orage imprévu ne craignez pas l'atteinte :  
L'oiseau qui des vieux troncs aime à sonder les flancs <sup>[6]</sup>,

Proclame son approche aux bois retentissans ;  
L'aigre cri du pinson le prédit dès la veille ;  
La mésange enrouée importune l'oreille ;  
Et d'un vol inquiet l'ortolan de roseaux  
Quitte le marécage et gagne les coteaux.

Là, le tigre jamais n'a semé l'épouvante ;  
Là, Thisbé n'eût point vu la lionne sanglante :  
Mais l'agile chevreuil, mais les daims mouchetés  
Passent devant vos yeux, sautent à vos côtés ;  
Et roi majestueux de ces douces peuplades,  
Le cerf vient embellir vos longues promenades.

Percez donc sans terreur les sentiers tortueux,  
Cet Océan de sable, étincelant de feux,  
Ces rocs, d'où le bouleau lève une tête aride,  
Et venez contempler une autre Thébaïde<sup>[7]</sup>.  
Quel calme à son aspect s'empare de mes sens !  
Des enfans du désert les vestiges présens,  
La fontaine où leurs mains puisoient une onde pure,  
Ce modique jardin, ces débris de clôture,  
L'enceinte où résonnoient leurs chants religieux ;  
Qu'avec plaisir ma vue embrasse tous ces lieux !  
Le temps ne peut donc pas désenchanter la terre  
Qu'honora la vertu d'un simple solitaire !  
Une mère éplorée y vient encor chercher,  
Pour les douleurs d'un fils, les larmes du rocher<sup>[8]</sup>.  
Le peuple des hameaux en foule y vient encore,  
Si-tôt que le froment a vu sa fleur éclore<sup>[9]</sup>,  
Invoquer à genoux le père des humains,  
Et lui recommander les épis incertains.  
Tant ils pensent qu'autour de ce pieux asyle  
La prière est plus forte et le ciel plus facile !

O nuit mélancolique ! ineffables momens

Où seul et recueilli parmices monumens,  
Aux rayons de la lune errans sur leurs décombres,  
Je crus de mes amis reconnoître les ombres !  
Je leur tendois les bras, et je sentoïis mes yeux  
S'emplir en les voyant de pleurs délicieux.  
Sur les rochers bientôt je m'élançai après elles,  
Et les suivant de l'œil aux voûtes éternelles,  
Il me sembloit aussi m'élever sans efforts ;  
Je voyois s'agrandir tous les célestes corps ;  
J'admirois de Vénus les cimes lumineuses,  
Et Jupiter grondant sous ses vagues fougueuses <sup>[10]</sup> ;  
J'osois du froid Saturne aborder les anneaux,  
Voler de sphère en sphère à des astres nouveaux,  
Et par-delà les cieus, dans ses clartés profondes,  
Entrevoir, adorer le Dieu de tous les mondes.

Un peuple d'arbres verts nous appelle à son tour.  
Né près de la Baltique, il orne ce séjour,  
Occupe les coteaux rebutés par nos chênes,  
Et prospère au milieu de stériles arènes.  
Honneur à Lemonnier qui, sur cet heureux bord <sup>[11]</sup>,  
A fait croître et fleurir les parures du Nord !  
Par lui Fontainebleau voit malgré la froidure,  
Au front de ses rochers éclater la verdure ;  
Et nos ports n'auront point compté cinquante hivers,  
Les mâts qu'il a semés vogueront sur les mers.

De-là portons nos pas vers ces tiges hautaines,  
Des Nemours, des Bayard nobles contemporaines :  
A leur grandeur superbe, à leur pompeux contour,  
Du règne végétal reconnoissez la cour.  
Non loin, vêtus de blanc ainsi que des bergères,  
Habitent des bouleaux les familles légères ;  
Et ce contraste heureux rappelle au fond d'un bois  
Le tableau du village et le séjour des rois.

Puis-je oublier d'Avon la plaine fructueuse ?  
Jadis du sanglier retraite limoneuse,  
Par les daims et les cerfs seulement fréquenté,  
Avon charme et nourrit aujourd'hui la cité,  
Et même de Paris voit les marchés superbes  
Emporter sur les flots le tribut de ses herbes.  
Par des sentiers étroits, le matin et le soir,  
Circulent en tous lieux la bêche et l'arrosoir.  
Quelques buissons de rose, un lilas, un troëne,  
Des possesseurs divers séparent le domaine.  
Tout est vie et fraîcheur. De leur pampre couverts  
A peine on aperçoit les raisins encor verts,  
Les raisins, qui dorés par le soleil d'automne <sup>[12]</sup>,  
Une seconde fois séduiroient Erigone.

Le ruisseau, dont la source au haut de ce vallon <sup>[13]</sup>  
Embellit la Forêt et lui donne son nom,  
De jardins en jardins murmure et se promène  
Jusqu'au pompeux rivage où serpente la Seine.  
Ce fleuve qui s'égare en amoureux détours  
Semble pour ces beaux lieux multiplier son cours ;  
Le nocher les admire, et de leur vaste ombrage  
Dans les flots transparens fend la mobile image.  
De Samois, d'Hérici, je vois les monts vineux,  
Et les débris du pont qui les joignoit tous deux.  
Tandis que du pêcheur la truble suspendue <sup>[14]</sup>  
Vogue autour des piliers et sous l'arche rompue,  
Aux coudriers voisins j'emprunte un long rameau,  
Je prépare ma ligne, et vais tenter sous l'eau  
Le barbillon bleuâtre, ou la brême enfumée,  
La lote au foie exquis, la carpe renommée,  
La perche aux mailles d'or, à l'aviron vermeil <sup>[15]</sup>,  
Et l'anguille qui fuit les rayons du soleil.

Heureux jour où s'unit l'utile et l'agréable !  
Ce soir, près du foyer, je verrai sur la table  
Le produit de ma pêche, à la ronde fêté,  
Du souper de famille éveiller la gaîté ;  
Et demain, sous un chêne, aux accords de ma lyre,  
Je redirai les vers que la Forêt m'inspire.

Solus puniceis facilis contendere nullis.  
Nam neque gustus iners ; solidoque in corpore partes  
Segmentis coeunt, sed dissociantur aristis.

» Pourrais-je oublier la perche, délice des tables, seule, entre  
» les enfans des fleuves, égale aux poissons de l'Océan, seule  
» rivale du surmulet vermeil ? Sa chair est d'un goût relevé,  
» ferme, et se lève par tranches que divisent les arêtes ».

AUSONE, *Poëme de la Moselle.*

1. ↑ Le palais est composé de cinq châteaux réunis par des cours et des galeries.
2. ↑ [Cistus umbellatus](#).
3. ↑ [Digitalis lutea](#).
4. ↑ Le verdier.
5. ↑ Le tarier.
6. ↑ Le pivert.
7. ↑ L'[ermitage](#) et la vallée de Franchart.
8. ↑ La roche qui pleure.
9. ↑ Le mardi de la Pentecôte.
10. ↑ Les vastes reflux des mers de Jupiter.
11. ↑ M. Lemonnier, premier médecin de Louis XVI.
12. ↑ Le [chasselas de Fontainebleau](#).
13. ↑ La [fontaine de Bleu](#).
14. ↑ Filet attaché carrément au bout d'une perche.
15. ↑ [Nec te delicias mensarum, perca, silebo,](#)  
[Amnigenos inter pisces dignande marinis,](#)



# NOTES.

---

## NOTE PREMIÈRE.

Peint l'ombelle du ciste en couleurs virginales.

LINNÉ a réuni sous le nom de ciste deux genres nombreux de Tournefort, différens par le port et par le fruit, et que plusieurs modernes ont de nouveau séparés, sous les noms de ciste et d'hélianthème.

Les cistes proprement dits, sont des arbrisseaux qui ont un calice à cinq feuilles, cinq pétales disposés en rose, un grand nombre d'étamines, et pour fruit une capsule à cinq ou dix loges. Ils habitent les pays chauds. On en trouve beaucoup sur les côtes d'Afrique, dans les îles de l'Archipel, en Portugal, en Espagne, dans nos provinces méridionales. Nous les cultivons à Paris pour l'ornement des jardins, et l'hiver, nous les abritons dans l'orangerie.

Leurs fleurs sont très-jolies ; dans quelques espèces elles sont plus grandes que des roses. On en voit de blanches, de jaunes, de rouges ; de blanches bordées de pourpre ou marquées de cinq taches purpurines. Quoique les étamines soient fort nombreuses, les corolles ne doublent point par la culture. Peut-être perdroient-elles, en doublant, de leur élégance et de leur légèreté. Ces fleurs sont de courte durée : leurs pétales trop minces se chiffonnent et se détachent promptement : mais pendant deux mois, lorsque le temps est beau, des fleurs nouvelles succèdent tous les matins à celles qui sont tombées la veille.

Plusieurs cistes ont les feuilles enduites d'une substance visqueuse, odorante et résineuse, connue dans le commerce sous le nom de ladanum. Appliqué extérieurement, il amollit, atténue et résout ; sa teinture extraite

par l'esprit-de-vin, se prend intérieurement comme fortifiante et stomachique. Il entre dans la composition des pastilles, et fournit aux parfumeurs une huile odoriférante. Au rapport de Pline et de Dioscoride, les chèvres étoient chargées de recueillir le ladanum. On les envoyoit dans les cisteries, ou plantations de cistes, et l'on ramassoit ensuite la résine attachée aux poils et à la barbe de ces animaux. L'usage actuel des îles de Chipre et de Candie, est de passer sur la fleur des lanières de cuir, et de racler le ladanum dont elles sont enduites.

L'hélianthème, ou fleur du soleil, diffère du ciste par son fruit formé d'une capsule à trois valves. Ce genre renferme un grand nombre d'espèces, les unes annuelles, les autres vivaces et ligneuses. Il y en a cinq à Fontainebleau, l'*hélianthème commun* qui a plusieurs variétés, le *luisant*, le *fumana*, le *tacheté* et l'*ombellifère*. Tous, excepté le dernier, ont les fleurs en grappe. Leurs étamines sont douées d'une irritabilité singulière. Touchées avec la pointe d'une épingle, ou même agitées du plus léger souffle, elles s'écartent du pistil qu'elles embrassoient, et se rabattent sur la corolle. Celle-ci est encore plus fugitive que dans les cistes. On voit au lever du soleil les allées de Fontainebleau bordées des jolies fleurs jaunes de l'hélianthème tacheté ; deux heures après la terre est jonchée de leurs pétales. Au reste, de toutes les espèces qui croissent dans l'Europe, la plus belle est l'*ombellifère* qu'on a nommée aussi *hélianthème de Fontainebleau*. Ses touffes s'élèvent, à plus de deux pieds, portent des bouquets à trois étages, couverts au mois de juin de fleurs aussi blanches que la neige. Nulle plante ne produit un effet plus pittoresque sur les rochers, ne contraste mieux avec leurs teintes sombres et avec les sites sauvages de la Forêt. C'est dans ces lieux incultes qu'elle aime à croître ; transplantée dans nos jardins, les rameaux s'allongent, les fleurs s'écartent et n'offrent plus cette masse d'un blanc pur qui se faisoit distinguer de loin.

---

## NOTE II.

Attache les dés d'or aux longues digitales.

LA digitale a tiré son nom de la forme de ses fleurs, qui ressemblent à un dé à coudre, qu'on auroit un peu échancré. On en trouve deux espèces à Fontainebleau, la purpurine et la jaune. Cette dernière, dont les fleurs sont moins grandes, vient sur les coteaux pierreux de Valvin, où elle se fait remarquer par ses tiges droites que termine un épi de fleurs nombreuses, unilatérales, et d'un jaune pâle. On a beaucoup écrit sur les propriétés de la digitale, principalement en Angleterre, où cette plante a été long-temps en grande estime. Cependant les pharmacopées de Londres et d'Edimbourg en ont tour-à-tour admis et rejeté l'usage. La cause de cette variation se trouve dans la violence connue de ses effets. On ne peut donc être trop circonspect dans l'emploi d'un pareil remède. Comme il est arrivé de prendre les feuilles de la digitale pour celle du verbascum ou bouillon-blanc, j'ajouterai que ces deux plantes ont bien quelque ressemblance avant de monter en tiges, mais que les feuilles de l'une sont rudes et celles de l'autre molles au toucher, qu'enfin pour plus d'assurance il suffit de les goûter ; la digitale est d'une amertume désagréable, le bouillon-blanc n'a qu'une saveur herbacée.

---

### NOTE III.

L'oiseau qui des vieux troncs aime à sonder les flancs,  
Proclame son approche (de la pluie) aux bois relentissans.

S'IL est des êtres qu'on doive consulter sur les changemens de l'air, c'est sans doute le peuple tout aérien qui se joue au milieu des vagues de l'atmosphère, et qui, par sa conformation comme par ses habitudes, semble destiné à en éprouver plus vivement les impressions. Aussi les oiseaux ont toujours été en possession de fournir les pronostics des temps pluvieux ou sereins. On trouve à ce sujet un grand nombre d'observations chez les anciens, dans l'Histoire naturelle de Buffon, et sur-tout dans la mémoire de nos paysans. En voici quelques-unes dont la réunion pourra faire plaisir au lecteur. Le coq de bruyère annonce le beau temps, quand il se pose sur la cime des arbres et sur leurs nouvelles pousses ; le mauvais temps, quand il se rabat sur les branches inférieures et qu'il s'y tapit. Triste et immobile au bord des marais, le héron prédit les frimas ; plus remuant et plus clameux qu'à l'ordinaire, il promet la pluie. Le paon la présage lorsqu'il grimpe plus

haut que de coutume, ou qu'il répète ses cris discordans. S'il doit pleuvoir, l'ortolan de roseaux gagne les hauteurs, le pinson prend un accent particulier et désagréable, le chant de la mésange ressemble au grincement d'une lime ou d'un verrou : on voit les noires corneilles quitter en troupe la pâture, et presser leur vol bruyant vers la futaie antique ou la tour abandonnée : alors les martinets, descendant de la région des nuages, volent en foule autour des clochers, et l'hirondelle rase en babillant la surface des fleuves : alors aussi le pivert, appelé dans plusieurs provinces le procureur du moulin, jette un cri plaintif et traîné qu'on entend de très-loin.

---

## NOTE IV.

Le barbillon bleuâtre, ou la brême enfumée,  
La lote au foie exquis, la carpe renommée,  
La perche aux mailles d'or, à l'aviron vermeil,  
Et l'anguille qui fuit les rayons du soleil.

LE barbeau, *cyprinus barbatus*, a pris son nom des quatre barbillons dont sa mâchoire supérieure est garnie, et qui le distinguent dans le genre nombreux des carpes. Il aime les courans et les fonds de cailloux. C'est sur les bords escarpés et entre les grosses pierres qu'il se tient ordinairement caché. Le printemps est pour lui la saison du frai : alors il remonte les fleuves, et dépose ses œufs sur les pierres du fond, dans l'endroit le plus rapide. Sa chair est légère, blanche et de bon goût.

On reconnoît la brême, *cyprinus brama*, à ses nageoires noirâtres. Elle se plaît dans les rivières d'un cours tranquille, sur des lits de marne et de glaise. Elle cherche au printemps les rivages unis, couverts de joncs et d'autres plantes, pour y déposer ses œufs. Comme elle est très-avide de vers, elle mord aisément à l'hameçon. Sa chair est estimée.

Une tête de grenouille sur un corps d'anguille donneroit une assez juste idée de la lote, *gadus lota*. Sa peau est visqueuse et glisse entre les doigts. Au lieu d'habiter l'Océan, comme le reste de sa famille, elle passe sa vie dans l'eau douce à de grandes distances des mers. Elle se met en embuscade

dans des creux et sous des pierres, où faisant remuer comme de petits vers les barbillons de sa mâchoire inférieure, elle attire la proie qui rôde aux environs. Elle fraie en hiver. Son foie qui devient volumineux, est regardé comme un mets très-délicat.

Le caractère distinctif de la carpe, *cyprinus carpio*, est d'avoir le troisième rayon dentelé aux nageoires de l'anus et du dos. Ce poisson paroît être originaire du midi de l'Europe. On connoît l'époque de sa naturalisation dans plusieurs contrées : l'Angleterre reçut les premières carpes en 1514 ; le Danemarck en 1560. Elles commencent à dégénérer en Suède, et rapetissent à mesure qu'on avance vers le Nord. La carpe peut sauter en même temps à six pieds de distance et par-dessus une grille de six pieds de haut. C'est sur-tout au temps du frai qu'elle fait usage de cette force prodigieuse pour se rendre dans les étangs auxquels les rivières communiquent. On a compté 621,600 œufs dans une carpe de neuf livres ; on en prit une près de Francfort sur l'Oder, en 1711, qui avoit deux aunes de long, une de large, et qui pesoit soixante et dix livres. Il y a dans les canaux de Fontainebleau des mères si vieilles que leur tête est couverte de mousse ; elles y sont depuis François 1<sup>er</sup>.

La perche, *perca fluviatilis*, est un des plus beaux poissons de nos climats. Quinze dards sur la première nageoire du dos la font respecter de ses ennemis. Elle nage avec la rapidité du brochet, et reste à une certaine hauteur dans l'eau, ce qu'il est bon d'observer quand on veut faire une pêche heureuse à la ligne. Dans les temps chauds elle vient aussi à la surface pour attraper les cousins. Sa chair est blanche, ferme, d'un goût excellent, et convient aux estomacs foibles. Avec sa peau on prépare une colle qui surpasse de beaucoup celle des autres poissons.

L'anguille, *muræna anguilla*, se distingue dans le genre des murènes par l'absence des taches sur le corps et l'avancement de la mâchoire inférieure. Au printemps, lorsque plusieurs poissons des mers viennent frayer dans nos rivières, elle aime au contraire à passer dans l'eau salée. On la trouve partout : les fleuves lui conviennent aussi bien que les lacs et les étangs ; cependant on ne la prend presque jamais dans le Danube ni dans le Volga. Elle se cache le jour, et ne chasse que la nuit. Comme elle est très-sensible au froid, elle se retire sous la vase en automne, et ne reparoît qu'avec la douce température du printemps. Sa peau est souple et transparente :

quelques tribus tartares l'emploient au lieu de vitres. Dans plusieurs cantons les paysans s'en servent pour, attacher leurs fléaux, parce qu'elle est plus forte que le meilleur cuir. L'anguille occupe aujourd'hui sur nos tables la même place à-peu-près que la murène tenoit sur celles des Romains.

*N. B.* Je n'ai pas cru devoir parler des vipères de Fontainebleau dont on a fait si grand bruit l'automne dernière. J'en ai plusieurs fois cherché dans cette même saison, et à peine en ai-je rencontré une ou deux. D'ailleurs ces reptiles n'attaquent point l'homme, du moins sans provocation, et je ne doute pas que le retour des sangliers dans la forêt ne les fasse à-peu-près disparaître.

FIN.

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Tambuccoriel
- Hsarrazin
- Wuyouyuan
- Raymonde Lanthier
- Baidax

---

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) [http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)